

**Coeur vitrail**  
**Extrait**

Mariève Simard

---

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Simard, M. (2007). Coeur vitrail : extrait. *Brèves littéraires*, (76), 88–89.

MARIÈVE SIMARD

CŒUR VITRAIL (EXTRAIT)

*« Le bleu d'un vitrail,  
une aile ouverte dans la pierre,  
des ombres qui brûlent sur l'autel [...] »*

Louise Dupré

rien n'ébauche ma vie, mes nuits minutées au quart d'amour, ces bras si doux dont je guide le sommeil chaque soir, ceux-là mêmes m'abreuvant de joie au retour de mes jeûnes, ceux qu'émandant toujours davantage, une caresse au passage, les cheveux ébouriffés d'une tendresse mutine, câline, des matins-pyjamas, toutes ces petites mains fouineuses, et lui, lui comme marée sur mon corps, lui comme lune, mélancolique, mouvant, ressac sans fin de mes nuits orageuses, humeur instable selon le ciel, emblème de ma nouvelle vie maculée de regrets, il dit les douceurs et les papillons désirés sans cette minuscule flamme sous mon ventre, lui, m'espérant chaque jour un peu plus,

j'ai l'amour inachevé, manquant d'incandescence, je suis demi-teinte, quelques pigments en moins sur mes couleurs parfois impures, pas encore sèches des larmes m'ayant presque ensevelie, j'ai dû poursuivre ma trajectoire malgré le vide, malgré le manque, puis j'ai reconnu dans cette lune une même douleur, une même fièvre, nous avons alors communiqué, ensemble contre le néant, l'amour est revenu, apaisant, dans l'autre visage, sous une autre forme, incantatoire, je me suis laissé porter à nouveau vers cette émission du cœur, je n'avais rien à perdre sinon un ciel tout vide,

cet homme lunaire, cratère, cet affranchi de rêves, je le reconnais car je lui ai vécu au cœur, malgré toutes mes parcelles stériles, je lui ai inspiré l'éclat du soir, dans

une chambre interdite au crépuscule, clos, nous nous enfermions dans notre grisaille, nous prenions le temps de repeindre nos yeux, ceindre nos visages, empierrer tout le reste, inaudibles, nous existions ainsi, à la même intensité, en convergence, sans parallèle, j'aime m'immerger dans cette lune, y enfouir mes douleurs, mes joies, alors plus rien n'existe hors de cette étrange pâleur d'être,

éclipse lunaire dans l'ombre du quotidien, d'un revers du cœur, je repousse le passé d'un premier amour, fulgurant, lumineux, surplombant les décalques de ceux qui suivirent, je me suis bariolée au fil des ans, une aube nouvelle loin de moi, sans m'impliquer, sans me déposséder encore, jusqu'à cet homme nuit, assoupissant mes ratures, je ne rêve plus d'un lit trop étroit, dans une vie sans fracas, puis un après-midi où la pluie lèche les vitres, une détresse profonde me vrille le ventre comme une douleur, dans la salle lasse d'attendre, je le vois, lui, soleil magnifique émanant le contraste, d'une magnitude presque intacte, me voilà terrassée comme il y a quinze ans lorsqu'à peine éclos j'avais gaspillé mon cœur à l'aimer, l'aimer sans certitude,

la soudaine apparition disparaît derrière une porte, la vie n'est-elle faite que de portes se refermant ? je reste ainsi, longtemps, debout au milieu de la pièce foudroyée, béante devant mon esprit brouillé, confuse par cette rencontre-éclair, je me devine ensanglantée, sans la moindre trace de sang, si lasse de tant d'amertume, lasse de ma mémoire étreinte et douloureuse, à un rythme effréné les émotions s'entrechoquent et me nouent l'intérieur, cet intérieur dont j'étais persuadée de la sécheresse insondable, moi la craquelure vivante, je me sens morcelée, coupée du reste du monde, étranglée par mes rêves abattus, comment peut-il réapparaître sans crier gare et aspirer ma vie ?